

RAPPORTS DU COUPLE ET RELATIONS FAMILIALES DANS *LE LABYRINTHE DU MONDE*

par María José VAZQUEZ DE PARGA Y CH.
(Instituto de Canarias, La Laguna. Tenerife)

Aux yeux surpris de ses contemporains, Marguerite Yourcenar s'enfonce dans les siècles où la famille a vécu, s'installe dans le XIX^e avec l'aisance de quelqu'un qui entre chez soi pour prendre place dans le fauteuil qui a la forme de son corps.

Dans le *Labyrinthe du monde*, ce récit où la famille affleure dans des personnages vivants et vigoureux, l'écriture est appropriée aux faits qu'elle transcrit.

1. La façon de parler, la correction d'une *langue* peu influencée par les tournures modernes et les nouvelles acquisitions, donnent à son discours une fixité – non stéréotypée ni invariable – qui dans sa souplesse conserve un aspect qui est en même temps moderne et du siècle dernier. L'éducation soignée de Marguerite Yourcenar quand elle était petit enfant, le contact répété avec son père, à la fin de la vie de celui-ci, dans l'adolescence de Yourcenar et dans la petite enfance ; les souvenirs de la maison de la grand-mère, sa maison à elle puisqu'elle habitait là ; son enfance, qui appartient aux commencements du siècle, la rattachent au siècle éteint dans les habitudes et les usages.

Il s'agit de faits réels, de souvenirs de Michel ou de notes de famille ; mais la façon de les présenter, le langage employé par Yourcenar en évitant les topiques et les mots vulgaires, et le fait d'habiter dans un pays étranger, avec une autre langue, en conservant elle-même la sienne, celle de l'enfance et de la jeunesse, font de sa narration une pièce du passé ; ce qui ne veut pas dire que ses livres ni son langage soient démodés. Il s'agit d'une adaptation volontaire, non forcée, car la facilité d'écrire avec la langue de son père les récits qu'elle a entendu raconter à Michel, à sa grand-mère, à ses tantes, etc., qui appartenaient à la haute bourgeoisie et conservaient un langage plein de tabous, et à cause de cela ancré dans un siècle passé, est due au fait que cette langue est celle que l'enfant Crayencour a

apprise, sa langue maternelle, dont elle s'est servie pendant des années. Que la famille des grands-parents appartenait au XIX^e siècle et restait fermée dans une tradition encore antérieure, se voit dans le legs de Michel Charles laissé dans son testament, de fonder à l'un des hospices de la ville un lit pour un malade indigent, à condition que son fils y serait soigné si c'était nécessaire, puisque « un tel legs sent son XVII^e plutôt que son XIX^e siècle. » (AN, p. 1142).¹

Quant à son écriture, sa rotondité, la propriété des termes et l'emploi de paroles raffinées ne la différencient pas trop des écrivains antérieurs à elle, ceux du XIX^e siècle, puisque la langue que Yourcenar parle est héritée de ses aïeux et de son père. Le fait de rester hors de son pays de façon continue, même si elle a réalisé souvent des visites en France, n'a pas modifié son discours ni permis l'introduction d'acquisitions nouvelles de la langue ; on trouve seulement quelques barbarismes (américanisms) en quantité moindre et encore filtrés par sa correctrice. Dans ce sens, la langue de Marguerite Yourcenar pourrait aussi bien correspondre à la langue du XIX^e siècle.

2. Yourcenar montre son habileté à *interpréter* et transmettre les sentiments du XIX^e siècle. Même si elle n'est pas du même avis, elle a la finesse de s'accommoder des événements.

Elle écoute les autres, elle cherche l'information réelle par rapport à sa famille, ramasse tous les détails possibles à trouver. Cependant il faudrait séparer dans la narration a) ce qui vient des autres, les histoires racontées, les documents, les photos, etc. b) ce qu'elle ajoute. Inconsciemment le récit va de soi-même, et les intrusions de l'écrivain sont inévitables dans une narration où l'auteur veut reproduire la vie et les scènes de ces personnes qu'elle a connues, mais surtout de celles qu'elle n'a pas connues, et qu'elle doit imaginer. Et c'est bien de l'imagination ce que nous trouvons dans ce *Labyrinthe* en forme de roman.

Ce qu'elle ajoute adopte deux formes : 1) commentaires, généralement moralisants et critiques, 2) inventions (déjeuner, sortie à la messe, etc.)

a) Ce que l'auteur trouve à travers les autres, se compose, d'une part, de matériel *graphique*, des documents, des photos, des tableaux de famille.

Les photos, décrites à sa manière, sont des morceaux du XIX^e siècle et non seulement par l'extérieur mais par l'intérieur des personnes que l'auteur y voit, par les traits individuels et sociaux qu'elle en tire

¹ Nous citons AN et SP d'après EM.

*Rapports du couple et relations familiales
dans Le Labyrinthe du monde*

et qu'elle sait nous transmettre avec une justesse de jugement et un art de pénétration et de description remarquable. Certains des us qu'elle perce à travers les photos sont des us et coutumes que l'auteur a connus encore. Mais Yourcenar ne reste pas figée dans le XIX^e siècle, au contraire, elle connaît le XIX^e et établit un contraste avec le XX^e.

Les tableaux de famille, d'où Yourcenar tire autant de renseignements sur les personnes que sur les objets qui y figurent, représentent une source formidable pour approfondir l'époque où ils furent peints. Les tableaux représentant la famille d'Amable et Alexandrine-Joséphine Dufresne frappent Yourcenar qui s'arrête devant « ces deux toiles où les objets comptent au moins autant que les êtres » (AN, p. 1059).

D'une autre part, la plupart du matériel de base du *Labyrinthe*, qui est hérité, est ce qu'on pourrait appeler le matériel *sonore*. Ce sont des narrations transmises surtout par Michel. Dans ces narrations de Michel, que nous supposons véridiques, au moins en majorité, Yourcenar inévitablement a dû apporter une touche personnelle.

Les trois ans que Michel Charles passa en Italie furent en réalité dix mois. Pour Michel aussi, qui croyait raconter la réalité telle qu'elle était arrivée, les années se superposent ou s'étirent sans une raison apparente, ce qui est dû seulement à l'intensité dont elles ont été vécues et à l'empreinte qu'elles ont laissée dans la mémoire. Yourcenar parfois a des doutes sur les propos de son père : « même à supposer que mon père n'ait pas lui-même exagéré à son tour » (AN, p. 1037).

Ou bien ce sont des anecdotes ou des histoires inventées par la personne qui les a racontées à Michel. Yourcenar s'interroge parfois sur la vérité des histoires de Michel. Ainsi de l'historiette du fichu avec Noémi et Michel Charles au bal dans un hôtel de Lille : « On hésite toujours à offrir au lecteur une telle historiette. Il se peut [...] que Michel Charles en ait tiré toute cette anecdote pour en régaler son fils. Vraie ou fausse, elle est d'époque, comme les fichus de dentelle » (AN, p. 1062).

b) À son tour, Yourcenar, en se souciant encore de garder la chronologie de l'histoire de la famille, retouche consciemment ou non les faits passés. Certains elle les avait écoutés, enfant, de la bouche de Michel.

C'est Yourcenar qui juge, qui introduit ses opinions dans les souvenirs de Michel : « Pour Michel, cette Russie entrevue est la révélation d'un antique monde chrétien qui brûle ici comme une lampe » (AN, p.1157), et la pensée se développe pour arriver, depuis les reliques des saints que les fidèles adorent, à la momie de Lénine

(AN, p. 1158). C'est bien Yourcenar qui continue à parler, mais elle l'a fait tout le temps, en pétrissant la pâte des souvenirs de Michel. Ainsi, « ces grands dômes dorés, dilatés dirait-on par la chaleur de la prière, gonflés comme des ballons captifs ou tendus comme des seins » (AN, p. 1158) n'appartiennent sûrement pas aux descriptions de Michel.

3. Pour mieux transmettre les récits de Michel et des tantes, Yourcenar *reconstruit*, et reconstruit en inventant des scènes qui iraient pour un roman, même si elle assure plusieurs fois qu'elle n'écrit pas un roman. Elle revit les scènes et les personnages, qui sont en ce cas les parents, les générations précédentes. Soit par l'éducation chez la grand-mère, personnage du XIX^e siècle, soit par attachement à Michel et à ses histoires, Yourcenar vit et raconte le XIX^e siècle, elle fait sien le XIX^e siècle. L'abondance des détails, mais surtout le sentiment de vivre ces vies passées, et de comprendre leurs soucis et leurs limitations nous font penser à une Yourcenar installée dans le XIX^e siècle et avançant en même temps vers le XX^e dans ses commentaires.

N'importe quel chapitre du *Labyrinthe* nous ferait entrer dans le temps révolu, dans le XIX^e, mais on en trouve certains qu'on dirait vécus par Yourcenar. La grand-mère Mathilde, beaucoup plus aimée par Yourcenar sans l'avoir connue, que la "terrible" Noémi qu'elle connut mais qu'elle ne put jamais aimer, est peinte par sa petite fille avec une compréhension et une tendresse qui nous fait voir ses sentiments et sa vie simple, mais chargée du poids de ses enfants et des accouchements qui coupent sa jeunesse. L'existence de Mathilde et des femmes de l'époque n'est pas si simple qu'elle le semblerait. Leur corps prêt pour la procréation mais peut-être pas pour le plaisir est un mystère presque dévoilé par sa petite-fille.

Yourcenar ne peut pas s'abstenir de *moraliser* et de critiquer. Dans les moments où l'auteur introduit son opinion – ce qui arrive assez souvent – elle met son point moralisant et écologique, l'attribuant parfois à des personnages du passé. Elle ne peut pas éviter de faire sentir ses opinions dans les faits qu'elle raconte et d'intercaler des phrases en défense de la nature, et des commentaires.

Les anecdotes, à première vue banales sur des membres de la famille, et plus réitérativement celles qui font allusion à la famille Dufresne ou à Noémi, sont présentées sous un aspect critique. Ainsi l'épisode du cousin qui a son fils en Afrique et qui implore l'aide de Dufresne et se voit repoussé est lamentable, de même que la partition de l'héritage avec le cousin pauvre, qui ne se fait point, et qui indique un terrible manque de charité. L'épisode de la fille anglaise qui venait travailler chez Noémi et qui est renvoyée le lendemain de son arrivée

*Rapports du couple et relations familiales
dans Le Labyrinthe du monde*

manifeste aussi un pharisaïsme et une façon très particulière de considérer le catholicisme. À côté de ces frappantes injustices Noémi se dit offensée parce que Michel lui écrit dans une carte qu'il a mangé de la viande un vendredi. C'est elle, Noémi, qui se méfie des sœurs qui viennent prendre soin de Michel Charles pendant sa maladie. Michel, cependant, est hanté par cette société qu'il veut fuir, mais il s'y trouve tout de même pris.

4. Dans les rapports de famille, le rôle de la femme envers son mari, prisonnière de son corps et assujettie à la tyrannie ou à la bienveillance du mari, est un des traits que Yourcenar souligne le plus, en nous montrant les rapports des femmes avec leurs époux, avec les enfants, en décrivant le rôle de la femme dans la société du XIX^e avec une précision qui nous touche.

La femme du XIX^e siècle n'a pas encore atteint à sa liberté ; elle ne l'a pas obtenue complètement dans le XX^e siècle, mais tout au moins, dans la société que Yourcenar décrit, la femme a actuellement la pleine disposition de son corps, qu'elle n'avait pas il y a 150 ans, même pas il y a cent ans. Yourcenar décrit la femme du XIX^e non seulement dans son aspect physique, en racontant une vie et des faits quotidiens, mais elle entre dans la pensée, dans l'intériorité de la femme, elle transmet ce qu'une femme du XIX^e peut éprouver comme sentiments, si différents des conditions féminines d'il y a trente ans, quand Yourcenar écrivait le *Labyrinthe*. La grand-mère Mathilde n'agit pas devant nous comme un personnage du passé, démodé et froid. Mathilde, femme sensible, regarde autour d'elle, assume son rôle d'épouse et de mère et ne se trouve pas malheureuse, sa vie est la vie que le sort lui a réservée et, en tant que femme, elle ne peut pas en demander une autre, parce qu'elle n'en connaît pas d'autre. Mathilde jouit de ce qu'elle a, remercie Arthur des déférences (« cette modeste caresse le remercie pour un mot ou pour un geste obligeant qu'il aura eu pour elle la nuit précédente » (*SP*, p. 798)) envers sa personne, il est même probable qu'elle trouve du plaisir avec Arthur. Mais quand elle apprend l'existence de la Dame de Namur, cet amour caché d'Arthur, elle se sent coupable. C'est bien touchant à voir la compréhension que l'auteur a de ses personnages. Dans la réalité Yourcenar ne sait pas si la relation d'Arthur avec la Dame de Namur était déjà commencée du vivant de Mathilde ou bien après la mort de celle-ci. Par conséquent, elle sait encore moins si Mathilde a été informée de ces amours d'Arthur ou pas. Mais elle imagine la réaction de Mathilde. Et dans les prières de Mathilde, inventées par Yourcenar, elle demande le pardon pour Arthur : « Elle prie pour qu'Arthur ne soit pas puni d'une infidélité, qu'elle a apprise

dernièrement avec indignation et horreur, mais qui sait si après tout elle n'est pas responsable ? Depuis ses dernières couches, elle s'est parfois montrée si lasse de tout cela... » (SP, p. 797)

Cependant Yourcenar ne culpabilise pas non plus Arthur par cette relation avec la Dame de Namur, au contraire, elle voit dans cette fuite le seul choix libre d'Arthur, de cet homme qui a consacré sa vie à sa famille. Yourcenar se situe des deux côtés, du féminin et du masculin et essaie de dévoiler les sentiments, cachés même pour les personnes qui les éprouvent.

Quant aux relations de Fernande, sa mère, avec Michel, son père, Yourcenar analyse ce que Fernande peut sentir, ce qu'elle peut penser de son corps, ses doutes et la façon de se donner. Avec Fernande, Yourcenar résume la femme du XIX^e : « Elle était d'un temps et d'un milieu où non seulement l'ignorance était pour les filles une part indispensable de la virginité, mais où les femmes, même mariées et mères, tenaient à n'en pas trop savoir sur la conception et la parturition, et n'auraient cru pouvoir nommer les organes intéressés. Tout ce qui touchait au centre du corps était affaire aux maris, aux sages-femmes et aux médecins » (SP, p. 718).

Le plaisir du corps pour les femmes était quelque chose de honteux ou d'inconnu, quelque chose dont on ne devait pas parler. La femme devait cacher sa sensualité et si elle obtenait du plaisir devait le dissimuler et dissimuler aussi quand elle n'en obtenait pas. Ainsi Mathilde, de qui Yourcenar dit qu'elle a l'air d'aimer l'amour, ne pourrait rien dire aux autres, même pas à sa mère, de ce qui se passe en elle, ni des incompatibilités sensuelles, ni de la façon de faire l'amour (SP, p. 788). Ce qui d'ailleurs n'est pas si loin de nous, puisque encore dans bien des milieux, la femme continue à être un objet pour le plaisir des hommes. D'un autre côté la religion et l'éducation de la femme à l'époque considèrent la sexualité insatisfaite comme un acte de purification et mortification, ainsi il est sûr qu'on aura conseillé à Mathilde de dominer ses sens, puisque « cette forme de mortification des sens en vaut bien une autre » (*ibid*) et tout ce qu'on pourrait faire de ce côté ce serait « au nom de la loi naturelle, ou de la volonté de Dieu, ou des deux à la fois » (*ibid*).

Le point de vue masculin, Yourcenar nous le fait voir par Michel, qui doute encore si la femme doit éprouver du plaisir et si elle doit le montrer, ainsi il « souffrait, comme tant d'hommes de son temps, de ses propres ambivalences devant le plaisir féminin, tenant à croire qu'une femme chaste ne se donne que pour satisfaire l'homme aimé, et gêné tour à tour par la froideur ou par l'émoi de sa compagne » (SP, p. 715). Rolf, le mari de l'amie anglaise de Michel, cependant, constituerait un mari bien différent des autres, consentant à sa

*Rapports du couple et relations familiales
dans Le Labyrinthe du monde*

femme des velléités sexuelles et même un abandon temporaire de son mari, mais les raisons de ce comportement nous échappent.

L'acte sexuel était mal vu, les époux devaient trouver une excuse, la procréation ; c'est pourquoi Fernande désire la maternité, puisque l'enfant « était aussi la justification d'actes jugés grossiers et quasi répréhensibles, même entre époux » (*SP*, p. 717). Dans le pôle opposé Yourcenar situe la femme de son temps, avec qui elle semble n'être pas tout à fait d'accord non plus ; du célibat des filles de Reine elle commente : « elles ne sont pas encore d'un temps où l'on a persuadé aux femmes que faire l'amour guérit de tous les maux » (*AN*, p. 1075).

Puisque le divorce était aussi méprisé dans le siècle, les époux, généralement, ne se posaient pas la question d'une séparation pour en finir avec leurs problèmes et supportaient des vexations et des ennuis qui étaient parfois bien douloureux à subir, pour ne pas produire un scandale dans la société où ils vivaient. Monsieur de X, qui habitait Versailles et dont la jeune femme avait eu des bontés pour Michel, lui explique qu'il a eu une chute dangereuse et qu'une fois relevé il s'était aperçu qu'il y avait un fil de fer tendu presque invisible : « Non, ne croyez pas qu'elle vous aime à ce point. Elle a un amant à qui vous servez de paravent » (*AN*, p. 1107). Mais après cet aveu, « le repas se passa avec décorum », ce qui indique une hypocrisie dans le couple de même que dans tous les agissements en société et que Yourcenar perce comme si elle était au milieu de cet engrenage. La sœur de Berthe, la première femme de Michel, qui fait le périple de l'Europe avec eux, est en avance dans son siècle parce qu'elle a divorcé, mais elle n'est pas tout à fait acceptée dans la société appelée mondaine.

Le corps féminin n'est pas pour le plaisir. Noémi, peut-être par des conseils qu'elle a reçus, s'est détournée « des plaisirs "illicites", et même des plaisirs permis. L'acte de chair a pu lui sembler, comme à tant de ses contemporaines, un inconvenient de cet état conjugal » (*AN*, p. 1061) ; ou bien c'est dû à un manque d'imagination, ce qui a fait de Noémi cette femme au caractère peu agréable, « car aucune femme comblée n'est acariâtre » (*ibid*). Plus loin « elle s'enorgueillit de son "beau corps de femme" » mais pour l'utiliser « comme un meuble ou une potiche en sa possession. » (*ibid*).

Si la femme n'est pas mariée, ou même si elle l'est, le travail lui est bien dur, puisque l'intellectualité est une propriété des hommes, et « il faut travailler pour la gueule ou pour l'entrejambe ; il n'y a que ça » (*AN*, p. 1154). Quand Arthur lit son journal il aimerait en faire des commentaires avec sa femme, « mais les femmes ne s'intéressent pas à ces choses-là ». (*SP*, p. 798). Fernande, qui voulait étudier le latin et le grec, laisse tomber tout apprentissage parce qu'elle ne trouve pas d'appui dans les personnes de son entourage, puisqu'une femme ne

doit pas acquérir trop de connaissances pour ne pas devenir une femme à idées (*SP*, p. 911).

La chambre des époux, où ils passent une grande partie de leur vie, est un lieu isolé où le grand lit à rideaux est un îlot qui garde les secrets de tant de vies passées ; on y fait l'amour et on se dispute, mais tout reste au dedans, étouffé « sous les épaisses tentures » (*SP*, p. 788). Ce lit et cette chambre, si éloignés des nôtres, concentrent un monde qui explique une partie de la vie du XIX^e.

Les rapports des parents avec les enfants ont bien changé depuis le XIX^e siècle. Michel Charles, qui promène son enfant à travers l'Europe pour qu'il « apprenne à voir le monde » (*AN*, p. 1078), doit mentir, quand il rencontre la dame en rose pour que Noémi n'arrive pas à voir le manque des quelques louis que cette aventure lui a coûtés. Ce qui frappe n'est ni l'aventure de la dame en rose, ni le petit mensonge qu'il raconte à l'enfant, c'est qu'il doit rendre les comptes de son argent à sa femme.

Les rapports père-enfant sont de compréhension quand Michel fuit et que son père va le chercher à Ostende, où le garçon a eu son premier contact sexuel. Quand le lendemain, Michel Charles reprit la conversation et l'admonestation que son fils attendait, « il la fit courte, ce dont son fils lui sut gré » (*AN*, p. 1093). Il y a une espèce d'alliance entre le père et le fils pour que Noémi n'arrive jamais à savoir les aventures ni du père ni du fils « Il est tacitement entendu que Noémi ne saura rien de cette leçon d'amour à Ostende » (*ibid.*). Cette connivence concède à Michel Charles le privilège de régaler son fils avec des anecdotes sur Noémi, à moins que ce ne soit Michel qui veuille régaler sa fille en lui racontant des histoires sur Noémi, ou bien que Yourcenar considère elle-même que ces historiettes sont une source de bonheur pour se régaler elle-même. Dans le cas de Michel Charles et son fils, le rapport est d'amour, ce qui n'est pas toujours fréquent (*AN*, p. 1123). Noémi, cependant, ne manifeste pas d'amour pour son enfant.

L'éducation des enfants était souvent rigide et ne témoignait pas d'une grande affection, ainsi Arthur ne se donnait pas la peine de s'intéresser aux progrès de leur éducation : « Cet homme qui évidemment n'aimait pas les enfants en fit dix à sa femme » (*SP*, p. 902). Les enfants, en tout cas, étaient une propriété, quelque chose à garder, de l'avis de Noémi : « Pour le moment, les deux petits nichés à l'étage supérieur du 26 rue Marais sont des objets, presque des biens meubles » (*AN*, p. 1071). Pour la société du XIX^e où Fernande vivait, en plus d'un don de Dieu, « l'enfant était un joujou, un luxe de plus » (*SP*, p. 717).

*Rapports du couple et relations familiales
dans Le Labyrinthe du monde*

Ils étaient pour la mère une justification et un plaisir, ainsi on dit de Mathilde qu'elle « aime les enfants, et que les siens, les premiers surtout, lui auront procuré ces joies souvent plus délicieuses pour son sexe que la volupté elle-même » (*SP*, p. 788). Pour Fernande « l'enfant consacrerait la pleine réussite de sa vie de jeune épouse » (*SP*, p. 718).

L'enfance était un passage, « l'enfance est encore sentie comme un état dont il convient de sortir le plus tôt possible, pour accéder bien vite au rang du monsieur et de la dame » (*AN*, p. 1071). Yourcenar le voit ainsi à travers les photos de famille, où les enfants posent avec l'air de grandes personnes.

Conclusion

En tout cas Yourcenar est née en 1903, ce qui ne peut pas faire une séparation absolue avec ceux qui sont nés dix années auparavant. Elle appartient au XX^e siècle, elle écrit dans le XX^e et pour le XX^e, mais elle a hérité, dans l'éducation, la langue et la vie, des données du XIX^e, et son "alliance" avec Michel, son père unit ces deux êtres de deux siècles pour transmettre de façon ininterrompue des connaissances et des habitudes qu'on ne pourrait pas diviser nettement. Michel est moderne pour son époque ; Marguerite de Crayencour est une petite fille qui reçoit sa première éducation de sa grand-mère, c'est-à-dire du XIX^e ; il y a par conséquent un moment où les lignes du siècle sont abolies. Cela donnera à Yourcenar une base pour prendre place dans le XIX^e aussi confortablement que dans le XX^e.

Quelques-uns des épisodes racontés par Michel se penchent au bord du siècle ; c'est la façon de les raconter qui les encadre dans le XIX^e siècle. Est-ce Yourcenar qui met dans les souvenirs de Michel la saveur du XIX^e ? Est-ce elle qui a percé davantage que son père dans les mœurs ou plutôt dans l'esprit du XIX^e pour le personnaliser ?

Il se pourrait.